

1. *Le Lalitâvistara. L'histoire traditionnelle de la vie du Bouddha Çakyamuni*, traduit du sanscrit par P. E. de Foucaux, Paris, Les Deux Océans, 1988 [1884].

Chapitre XI – Le village des laboureurs

Ainsi donc, Religieux, comme le jeune prince avait grandi, il alla, une autre fois, avec d'autres jeunes gens, fils de conseillers, examiner un village de laboureurs. Et après avoir examiné le travail du labourage, il entra sur un autre terrain planté d'arbres. Là, le Bôdhisattva¹ tout seul, sans second, après avoir erré de côté et d'autre en se promenant, vit un arbre Djambou², beau et agréable à voir. Là, le Bôdhisattva fixa son esprit sur un seul point. Et l'ayant fixé, il atteignit la première contemplation détachée des désirs, détachée des lois du péché et du vice, accompagnée de raisonnement et de jugement, née du discernement, douée de joie et de bien-être, et l'ayant atteinte, il y demeura.

Par suite du raisonnement et du jugement, par l'apaisement du for intérieur, par la soumission de l'esprit à l'unité, ayant atteint la seconde contemplation, sans raisonnement et sans jugement, doué de joie et de bien-être, il y demeura.

Par suite du détachement de la joie, il demeura indifférent, ayant la mémoire et la connaissance, et éprouva du plaisir avec son corps. «Indifférent,» ainsi que le définissent les Âryas, ayant la mémoire et demeurant dans le bien-être, il atteignit la troisième contemplation dégagée de satisfaction, et il y demeura.

¹ Siddhârta vient d'atteindre le premier stade de l'Illumination (dhyâna). Il est qualifié de Bodhisattva pour signifier qu'il est résolument placé sur la voie de l'Eveil.

² Nom indien du jambosier domestique aussi nommé pommier rose à cause de ses fruits en forme de pommes qui sentent la rose; il appartient à la famille des Myrtacées.

Par l'abandon du plaisir, par l'abandon de la douleur, par la disparition des impressions antérieures de joie et de tristesse, il atteignit la quatrième contemplation où il n'y a ni douleur ni plaisir, laquelle est l'épureté complète de l'indifférence et de la mémoire, et il y demeura.

En ce temps-là, cinq Rîchis³ étrangers, possédant les cinq sciences supérieures et un pouvoir surnaturel, voyageant à travers le ciel, allaient de la région du midi vers la région du nord. En s'avancant au-dessus de ce bois épais, ils furent comme repoussés et ne purent avancer. Irrités et frémissant d'impatience, ils prononcèrent cette Gâthâ :

1. Nous qui sommes venus directement en traversant le sommet de pierres précieuses et de diamants du mont Mérou extrêmement élevé et étendu, comme un éléphant, après qu'il a enfoncé des massifs d'arbres aux branches nombreuses entrelacées;

2. Nous qui, ici, sur la cité même des dieux, avons pu avancer au-dessus des demeures des Yakchas et des Gandharbas, en nous élevant dans le ciel, voilà qu'en atteignant ce bois épais nous défaillassons ! Quel est donc le pouvoir supérieur qui détruit la force de la puissance surnaturelle ?

Alors celle qui était la divinité du bois épais adressa aux Rîchis cette Gâthâ⁴ :

3. Descendant de la famille d'un roi des rois, fils du roi des Çakyas⁵, resplendissant de l'éclat du soleil levant, Seigneur du monde, savant, au visage de lune, ayant l'éclat de la couleur du calice d'un lotus épanoui,

4. Il est entré ici dans ce bois, livré tout entier à la contemplation, honoré par les dieux, les Gandharbas, les maîtres des Nâgas et par les Yakchas. Ayant, dans des centaines de Kôtis d'existences, augmenté ses mérites, c'est sa puissance qui détruit la force du pouvoir surnaturel.

Alors regardant au-dessous d'eux, ils virent le jeune prince brillant de majesté et d'un vif éclat; et il leur vint à la pensée : Quel est donc celui qui est là assis ? Serait-ce Vâiçravana, le maître des richesses ? ou bien Mâra, le dieu de l'amour ? ou le maître des Mahôragas ? ou Indra qui porte la foudre ? ou Roudra, le seigneur des Koumbhandas ? ou Krîchna à la grande énergie ? ou Tchandra, fils d'un dieu ? ou Soûrya (le soleil) aux mille rayons ? ou ce sera un roi Tchakravartin. Et, en ce moment, ils prononcèrent cette Gâthâ :

³ Ermites, ascètes. (Ndlr.)

⁴ Stances qui, avant d'être transmises par écrit, furent récitées oralement.

⁵ Siddhârta appartient à la tribu des Shakya.

5. Son corps étant extrêmement semblable à celui de Vâiçravana, évidemment, c'est Kouvêra. Ou bien encore : c'est la ressemblance de celui qui porte la foudre. Ou bien c'est Tchandra ou Soûrya; ou le seigneur des plus vifs désirs (l'Amour); c'est aussi l'image de Roudra ou de Krîçhna, à moins qu'il ne soit un Bouddha sans tache, puisqu'il est majestueux avec un corps marqué de signes.

Alors la divinité du bois adressa encore cette Gâthâ aux Rîchis :

6. Quelque majesté qu'il y ait en Vâiçravana ou en Sahasrâkcha; quelque majesté qu'il y ait dans les quatre Gardiens du monde et dans le maître des Asouras; en Brahmâ le maître des Sahas, ou dans les planètes, cette majesté, en rencontrant le fils de Çakya, n'approche pas de son éclat, en vérité !

Cependant ces Rîchis, après avoir entendu les paroles de la Divinité, étant descendus à terre, virent le Bôdhisattva qui était en contemplation, avec un corps purifié, étincelant comme un faisceau de rayons.

En pensant au Bôdhisattva, ils le louèrent par des Gâthâs.

L'un d'eux dit alors :

7. Dans le monde brûlé par le feu de la corruption naturelle, ce lac est apparu; celui-ci obtiendra la loi qui rafraîchira le monde.

Un autre dit :

8. Dans le monde obscurci par l'ignorance un flambeau est apparu; celui-ci obtiendra la loi qui éclairera le monde.

Un autre dit :

9. Dans le passage difficile de l'Océan de la douleur, le meilleur véhicule se présente; celui-ci obtiendra la loi qui transportera le monde sur l'autre rivage.

Un autre dit :

10. De ceux qui sont enchaînés par les liens de la corruption naturelle le libérateur est apparu; celui-ci obtiendra la loi qui délivrera le monde.

Un autre dit :

11. De ceux qui sont tourmentés par la vieillesse et la maladie le meilleur des médecins est apparu; celui-ci obtiendra la loi qui délivrera de la naissance et de la mort.

Alors ces Rîchis, après avoir loué ainsi le Bôdhisattva et avoir tourné trois fois autour de lui en présentant le côté droit, s'en allèrent travers les cieus.

Cependant le roi Çouddhâdana⁶ ne voyant pas le Bôdhisattva n'était pas content de son absence. Il dit : Où est allé le jeune prince ? Je ne le vois pas.

Alors une grande foule de gens, se dispersant de tous côtés, alla à la recherche du jeune prince.

Alors un conseiller, qui n'était pas de ceux-là, aperçut le Bôdhisattva à l'ombre du Djambou⁷, assis les jambes croisées, livré à la contemplation.

En ce moment, l'ombre de tous les arbres avait tourné, mais l'ombre du Djambou ne quittait pas le corps du Bôdhisattva. En le voyant, le conseiller fut rempli d'étonnement et, content, joyeux, ravi, le cœur transporté de joie, vite, vite, en grande hâte, étant allé trouver le roi Çouddhâdana, lui adressa ces Gâthâs :

12. Voyez, ô roi ! voici le jeune prince, à l'ombre d'un Djambou, livré à la contemplation. Comme Çakra comme Brahmâ, il brille par la splendeur et la majesté !

13. L'ombre de l'arbre sous lequel est assis celui qui a les meilleurs signes ne quitte pas et continue d'abriter le plus grand des hommes livrés à la contemplation !

Alors le roi Çouddhâdana s'étant approché de l'endroit où était cet arbre Djambou, il vit le Bôdhisattva brillant de splendeur et de majesté; et, à cette vue, il prononça cette Gâthâ.

14. Comme un feu sur la tête de la montagne, il est là, comme la lune entourée de la foule des étoiles. Tous mes membres tremblent en le voyant livré à la contemplation, pareil à une lampe par son éclat.

Puis, après avoir salué les pieds du Bôdhisattva, il récita cette Gâthâ :

15. Mouni⁸ ! de même qu'au temps où tu es né, maintenant que, resplendissant, tu te livres à la contemplation, une fois, deux fois même, ô Guide, je salue tes pieds, conducteur excellent.

En ce moment, des enfants qui traînaient un petit siège faisaient du bruit. Les conseillers leur parlèrent ainsi : Il ne faut pas faire de bruit. Les enfants dirent : pourquoi cela ? Les conseillers dirent :

⁶ Le roi, père de Siddhârta.

⁷ Arbre de vie dans de nombreux mythes indiens.

⁸ Sage. Shâkyamuni signifie donc le «sage des Shâkyas».

16. Quoique le disque de l'astre qui dissipe les ténèbres ait tourné, l'ombre de l'arbre n'abandonne pas celui qui a l'éclat du ciel et porte les plus beaux signes, Siddhârtha, le fils du roi, immobile comme une montagne, livré à la contemplation.

Et là il est dit :

17. Le printemps étant passé, quand est venu le premier mois de l'été, rempli de fleurs, de boutons et de jeunes branches, tout retentissant du chant des cigognes, des paons, des perroquets et des geais, les fils de Çakya, en grand nombre, s'en vont au dehors.

18. Tchhanda, entouré de jeunes gens, dit : Allons ! sortons pour aller voir le jeune prince. Pourquoi resteriez-vous à la maison, comme un Brahmane ? Allons ! courons inviter l'assemblée des femmes !

19. A l'heure de midi, l'être parfaitement pur entouré de cinq cents serviteurs qui vont avec lui, sans avoir averti ni son père ni sa mère, le Bouddha s'en va au village des laboureurs.

20. Et dans ce village des laboureurs du meilleur des rois, il y avait un arbre Djambou aux nombreux rameaux étendus. Après avoir vu (le travail), éclairé et affecté par la douleur (il dit :) Maudit soit ce qui est composé, qui produit de nombreuses douleurs ?

21. Puis, étant allé à l'ombre du Djambou, l'esprit bien discipliné; après avoir pris des herbes et les avoir lui-même étendues en tapis, s'étant assis les jambes croisées et ayant redressé son corps, le Bôdhisattva se livra aux quatre contemplations qui sont celles de la vertu.

22. Cinq Rîchis, pendant qu'ils allaient par la route du ciel, arrivés au-dessus du Djambou, ne peuvent plus avancer. (Ainsi) arrêtés, ayant mis de côté l'impatience et l'orgueil, tous, d'un commun accord, ils examinent.

23. «Nous qui, après avoir traversé le Mérou, le mont par excellence, ainsi que les Tchakravâlas, allons avec rapidité, nous ne pouvons dépasser l'arbre Djambou. Quelle peut donc, ici, être aujourd'hui la cause de ceci ?»

24. Etant descendus sur le sol de la terre et s'y étant arrêtés, ils aperçoivent le fils de Çakya au pied du Djambou, ayant un éclat pareil à celui (de l'or) des fleuves du (pays de) Djambou et doué d'une grande splendeur, le Bôdhisattva qui, assis, les jambes croisées, était livré à la contemplation.

25. Etonnés et ayant porté à leurs têtes leurs dix doigts; inclinés, les mains jointes, ils tombèrent à ses pieds. «Excellent et bien né, qui fais le plus grand bonheur du monde, promptement étant devenu Bouddha, discipline les êtres avec l'Amrîta ?

26. Le soleil ayant tourné, l'ombre n'abandonne pas le corps de Sougata; elle enveloppe le meilleur des arbres comme une feuille de lotus. Plusieurs milliers de dieux debout, avec leurs mains jointes, saluent les pieds de celui dont la résolution est arrêtée.

27. Et Çouddhâdana, cherchant partout dans sa maison, demande : Où donc est allé mon fils. La tante dit : Je l'ai cherché sans le trouver. Il faut, ô roi, s'informer où le jeune prince est allé.

28. Çouddhâdana interroge à la hâte un eunuque ainsi que le garde de la porte et les gens de l'intérieur, de tous côtés. A-t-il été vu par quelqu'un, mon fils, quand il est sorti ? — Apprenez, sire, que votre beau jeune homme est allé au village des laboureurs.

29. Promptement, à la hâte, étant sorti avec les Çâkyas, il aperçut le village des laboureurs revêtu de majesté, comme si des Niyoutas de Kôtis de soleils s'étaient levés. C'est ainsi qu'il voit, éblouissant de majesté, celui qui vient en aide (aux créatures).

30. Ayant déposé son diadème, son épée et ses pantoufles et joint ses dix doigts sur sa tête, il loue le Bôdhisattva. Oui, Rîchis magnanimes, aux paroles très véridiques, évidemment, le jeune prince sortira de la maison en vue de l'intelligence suprême.

31. Des dieux, au nombre complet de douze cents, remplis de bienveillance et cinq cents Çâkyas aussi s'étant approchés et ayant vu la puissance surnaturelle de Sougata qui et un océan de qualités, produisirent la pensée de l'Intelligence parfaite avec une ferme résolution.

32. Celui-ci ayant fait trembler la terre des trois mille mondes sans exception, ayant le souvenir et la science, sortant alors de la contemplation, avec la voix de Brahmâ, plein de dignité, il s'adresse à son père : Laissant de côté le labourage, ô mon père, cherchez plus haut !

33. Si vous avez besoin d'or, je ferai pleuvoir de l'or; si vous avez besoin de vêtements, je vous donnerai des vêtements, ou bien si vous avez besoin d'autre chose, j'en ferai, de même tomber une pluie. Soyez complètement occupé de tout le monde, seigneur des hommes !

34. Après avoir ainsi parlé avec autorité à son père et aux gens de la suite, il rentra en ce moment dans la meilleure des villes. Et, se conformant aux usages du monde, il demeura dans cette ville, ayant l'esprit occupé de son départ de la maison, lui, l'être parfaitement pur.

* * *

2. Lalitâvistara. Vie et doctrine du Bouddha tibétain, présentation et notes de Guy Rachet, Paris, éd. Sand, 1996 [1866], coll. «Sagesse et spiritualité».

Chapitre XI – Village de l’agriculture

Le jeune prince va avec d’autres enfants visiter le village de l’agriculture, et s’avance ensuite tout seul dans un bois. Il s’assied sous un arbre, et arrive par degrés jusqu’à la quatrième méditation. – Cinq ermites qui faisaient un voyage magique à travers les cieux, sont comme repoussés en passant au-dessus de ce bois. Une déesse leur apprend ce qui les arrête. – Ils s’approchent alors du jeune prince, et apprenant qui il est, se mettent à le louer et s’éloignent. – Cependant le roi inquiet envoie de tous côtés chercher son fils. Un de ses conseillers l’aperçoit bientôt qui médite, sous un arbre; et remarquant que l’ombre, au lieu de tourner, a continué d’abriter le prince, il court chercher le roi, qui en voyant la splendeur du Bodhisattva, récite des stances à sa louange.

Bhikchous⁹, l’enfant ayant encore grandi, alla une autre fois avec d’autres enfants et des fils de conseillers voir le village de l’agriculture. Et après avoir vu le village, il entra dans un bois, à l’extrémité des champs cultivés. Là, le Bodhisattva, tout seul, sans second, après avoir un peu erré de côté et d’autre, ayant vu un arbre Djambou beau et agréable à voir, s’assis sous son ombrage les jambes croisées. Quand il fut assis, le Bodhisattva fixa sa pensée sur un seul point; et l’y ayant fixée, il atteignit la première méditation isolée des doctrines vicieuses et corrompues, accompagnée du jugement, accompagnée d’action, douée de la joie et du bien-être nés de la solitude; (et ayant atteint cette méditation,) il y demeura.

Puis écartant le jugement et l’action, tout entier à l’intérieur, ramenant son esprit à l’unité, il atteignait la seconde méditation accompagnée de la joie et du bien-être nés de la méditation profonde, sans jugement et sans action; (et l’ayant atteinte,) il y demeura.

⁹ Personnes ayant renoncé au mariage, ou eunuques.

Par l'affranchissement du désir des plaisirs, il demeura dans l'indifférence (mystique), ayant le souvenir et la conscience, et goûtant le bien-être avec son corps; ayant le souvenir de tout ce qui appartient aux gens respectables, il demeura dans le bien-être appelé l'indifférence, et ayant atteint la troisième méditation dénuée de joie, il demeura.

Puis ayant laissé le bien-être, et ayant laissé de même la souffrance antérieure; ayant mis un terme à la satisfaction de l'esprit et à l'inquiétude de l'esprit, il atteignit la quatrième méditation, comprenant l'indifférence et le souvenir parfaitement purs, sans bien-être et souffrance, et il y demeura.

En ce temps-là cinq Richis de l'extérieur bien connus, possédant l'art des transformations, se rendaient à travers le ciel, de l'horizon du midi du côté de l'horizon du nord. Arrivés au-dessus de ce bois, ils furent comme repoussés sans pouvoir avancer. Mécontents et irrités, ils prononcèrent cette Gatha :

Nous qui sommes parvenus ici en traversant le sommet des perles et de diamants du Mérou, le mont le plus élevé et le plus compact, comme l'éléphant s'avance au milieu des branches vertes de l'Amra et des taillis qu'il renverse et écarte; nous, que n'a pas arrêtés jusqu'ici la demeure d'un dieu; qui avons traversé les cieux au-dessus de la demeure des Yachkas et des Gandharbas, en arrivant à ce bois nous sommes abattus ! Quel est donc celui dont la naissance détourne la force de la magie ?

Alors une déesse qui demeurait dans ce bois adressa cette Gatha aux Richis :

Né dans la famille d'un roi puissant, propre fils d'un roi de la race de Çakya, resplendissant de l'éclat du soleil levant, souverain du monde, savant, au visage de lune, aussi beau que les couleurs de la fleur du lotus épanouie, le seigneur des dieux et des Nagas, adoré des Yachkas et des Gandharbas, est entré dans ce bois où il est livré à la méditation. Ayant, dans cent millions d'existences, augmenté ses mérites, c'est par sa puissance qu'est détournée la force de la magie.

Alors ils regardèrent de tous côtés au-dessous d'eux, et ayant vu un jeune homme brillant d'éclat et de majesté, ils pensèrent : Quel est celui qui demeure ainsi ? N'est-ce pas Vaiçravaṇa le maître des richesses ? ou bien Mara le dieu de l'amour ? ou encore le maître des Mahoragas ? N'est-ce point Indra qui porte la foudre ? ou Roudra le seigneur des Koumbhandas ? ou Krichna à la grande énergie ? ou Tchandra fils d'un dieu ? ou encore Sourya (le soleil) aux mille rayons ? ou bien enfin n'est-ce pas un roi Tchakravartin ? Qui donc est-ce ? Et ils récitèrent cette Gatha :

Ce jeune homme a le corps plus beau et plus resplendissant que Vuiçavana. Est-ce Bahou ? Est-ce le corps de celui qui porte la foudre ? Est-ce le corps de Sourya et de Tchandra ? Est-ce le corps du dieu puissant de l'amour ? Est-ce le corps de Roudra ou de Krichna ? Ou bien, comme il est marqué sur ses membres des signes de la majesté, ce sera peut-être un Bouddha sans tache ?

Alors la déesse du bois adressa de nouveau cette Gatha à ces Richis :

Quelque splendeur qu'il y ait en Vaiçavana, en Sahasrachka (Indra), et dans les quatre gardiens du monde; quelque splendeur qu'il y ait dans les Asouras, en Brahma, le maître des créatures ou dans les planètes, cette splendeur, mise auprès de la majesté de ce fils de Çakya, ne soutiendrait pas son éclat.

Ces Richis ayant entendu les paroles de la déesse, descendirent sur la terre; et en voyant le Bodhisattva qui réfléchissait, avec un corps inébranlable et étincelant comme un foyer, ils louèrent par des Gathas le Bodhisattva qui méditait.

L'un d'eux dit : Dans le monde dévoré par le feu de la corruption ce lac étant apparu, c'est par lui qu'on obtiendra la Loi qui réjouira le monde.

Un autre dit : Dans le monde obscurci par l'ignorance ce flambeau étant apparu, c'est par lui qu'on obtiendra la Loi par laquelle les êtres seront éclairés.

Un autre dit : Dans les périls de l'Océan de la misère humaine ce plus pur des vaisseaux étant apparu, c'est par lui qu'on obtiendra la Loi par laquelle les créatures seront sauvées.

Un autre dit : Pour ceux qui sont enchaînés dans les liens de la corruption ce libérateur étant apparu, c'est par lui qu'on obtiendra la Loi par laquelle les créatures seront délivrées.

Un autre dit : Pour ceux que tourmentent la vieillesse et la maladie ce plus pur des remèdes étant apparu, c'est par lui qu'on obtiendra la Loi par laquelle un terme sera mis à la vieillesse et à la mort.

Puis ces Richis après avoir ainsi loué le Bodhisattva par ces Gathas, et après avoir tourné trois fois autour de lui, s'en allèrent à travers les cieux.

Cependant le roi Çouddhodhana ne voyant pas le Bodhisattva, et inquiet de son absence, demanda : Où est allé l'enfant ? je ne le vois pas. Et alors une grande foule de gens s'en allèrent de tous côtés chercher l'enfant.

Bientôt l'un des conseillers aperçut le Bodhisattva à l'ombre de l'arbre Djambou, assis les jambes croisées et se livrant à la méditation.

En ce moment l'ombre de tous les arbres avait tourné; mais celui-ci en voyant que l'arbre du Djambou ne quittait pas le corps du Bodhisattva, fut rempli d'étonnement, et

la plus grande joie s'empara de son esprit. Puis tout joyeux, vite, vite, en grande hâte, il se rendit auprès du roi Çouddhodhana, et lui récita ces Gathas :

Ô roi, venez voir le jeune homme qui médite à l'ombre d'un Djambou. Semblable à Çakra et Brahma, il brille par sa splendeur et sa majesté. L'ombre de l'arbre sous lequel est assis celui qui est doué des meilleurs signes, cette ombre ne l'a pas quitté, et continue d'abriter le meilleur des hommes livré à la méditation.

Le roi Çouddhodhana se rendit donc où était l'arbre Djambou et en voyant le Bodhisattva brillant de splendeur et de majesté, il récita ces Gathas :

En le voyant pareil à la flamme qui brûle au sommet de la montagne, pareil à la lune au milieu de la foule des étoiles, et, tandis qu'il médite, pareil à un flambeau par son éclat, tout mon corps a tressailli.

Après avoir parlé ainsi, il salua les pieds du Bodhisattva, et récita ces Gathas :

Mouni, de même qu'au temps où tu es né, maintenant que plein d'éclat tu te livres à la méditation, ô guide, deux fois je salue tes pieds, ô chef suprême.

En ce moment des enfants qui traînaient une petite chaise firent du bruit. Les conseillers leur dirent : Ne faites pas de bruit, ne faites pas de bruit. Et les enfants demandèrent : Quel mal y a-t-il ? Les conseillers répondirent : Le fils du roi, Sarvarthasiddha qui possède les signes les plus beaux, les meilleurs et les plus purs de la vertu, (qui est) doué d'un éclat immense (qui est) inébranlable comme une montagne, à présent qu'il médite et quoique le disque du soleil ait avancé (l'astre) restant voilé (pour Sarvarthasiddha), il continue d'être abrité, bien que l'ombre de l'arbre ne le couvre plus.

* * *

3. André-Ferdinand Herold : *La Vie du Bouddha*, Londres, FB Editions, s.d. [1922].

Chapitre VI

Le prince grandit encore, et l'on jugea venu pour lui le temps de prendre les leçons du maître qui enseignait l'écriture aux fils des Çâkyas. Ce maître s'appelait Viçvâmitra.

Siddhârtha fut donc confié au maître Viçvâmitra. On lui donna, pour écrire, une tablette de santal doré, encadrée de pierres précieuses. Mais, dès qu'il l'eut entre les mains, il demanda :

«Quelle écriture, maître, vas-tu m'apprendre ?» Et il énuméra le nom de soixante-quatre écritures diverses. Puis il interrogea de nouveau le maître :

«Eh bien, maître, de ces soixante-quatre écritures, laquelle vas-tu m'apprendre ?»

Mais Viçvâmitra restait muet, frappé d'étonnement. Enfin, pourtant, il dit quelques paroles :

«Je vois, seigneur, que je n'ai rien à t'apprendre. Tu m'as nommé des écritures dont je ne connais que le nom, tu m'as nommé des écritures dont je ne connaissais même pas le nom. C'est de toi que je pourrais prendre des leçons. Non, seigneur, non, je n'ai rien à t'apprendre.»

Il souriait, et le prince n'avait pour lui que des regards favorables.

En quittant Viçvâmitra, le prince s'en alla dans la campagne, vers un village où habitaient des laboureurs. Il s'arrêta d'abord à observer le travail des paysans, puis il entra dans un pré, où étaient plantés quelques arbres. Un d'eux lui parut de bel aspect. Il était midi, il faisait chaud; le prince alla s'asseoir à l'ombre de l'arbre. Et là, il se mit à réfléchir, et, bientôt, il fut tout entier à ses méditations.

En ce moment même, cinq ascètes, qui voyageaient, passèrent devant le pré, et ils aperçurent le prince qui méditait. Ils se demandèrent :

«Serait-ce un Dieu qui s'est arrêté là ? Serait-ce le Dieu des richesses, ou le Dieu de l'amour ? Serait-ce Indra qui porte la foudre, ou encore le berger Krishna ?»

Mais ils entendirent une voix qui leur disait :

«Quelle que soit la splendeur des Dieux, elle pâlit auprès de la splendeur du Çakya qui, au pied de l'arbre, contemple des vérités majestueuses !»

Et ils s'écrièrent alors :

«Oui, celui qui médite au pied de l'arbre est marqué des signes de la toute-puissance, et, deviendra, sans doute, le Bouddha !»

Puis ils le louèrent, et le premier dit : «Dans le monde, que brûle un feu corrompé, il a paru comme un lac. Sa loi rafraîchira le monde.»

Le second dit : «Dans le monde qu'obscurcit l'ignorance, il a paru comme un flambeau. Sa loi éclairera le monde.»

Le troisième dit : «Sur la mer rude à traverser, sur la mer de la douleur, il a paru comme un navire. Sa loi fera faire la traversée au monde.»

Le quatrième dit : «Devant ceux qu'enchaîne la corruption, il a paru comme un libérateur. Sa loi délivrera le monde.»

Le cinquième dit : «Devant ceux que tourmentent la vieillesse et la maladie, il a paru comme un sauveur. Sa loi délivrera de la naissance et de la mort.»

Ils le saluèrent trois fois, et ils poursuivirent leur route.

Cependant, le roi Çouddhodana ne savait pas ce qu'était devenu le prince, et il envoya de nombreux serviteurs à sa recherche. Un d'eux l'aperçut : il était absorbé dans la plus grave méditation. Le serviteur s'approcha de lui, mais tout à coup il s'arrêta d'admiration : l'ombre de tous les arbres avait tourné, sauf celle de l'arbre qui abritait le prince; cette ombre-là ne bougeait pas; elle ne s'écartait pas de celui qui méditait.

Le serviteur courut au palais du roi :

«Seigneur, cria-t-il, j'ai vu ton fils : il médite, assis sous un arbre dont l'ombre ne tourne point, alors que tournent les ombres de tous les autres arbres !»

Çouddhodana sortit; il se fit conduire près de son fils; il pleura :

«Il est beau comme le feu sur la crête des montagnes. Il m'éblouit. Il sera la lampe du monde, et je tremble de tous mes membres, quand je le vois dans la méditation.»

Le roi, non plus que le serviteur, n'osait bouger ni parler. Mais des enfants passèrent, qui traînaient un petit chariot, et ils firent quelque bruit. Le serviteur leur dit, à demi-voix :

«Il ne faut pas faire de bruit.

— Pourquoi ? demandèrent les enfants.

— Voyez celui qui médite, au pied de cet arbre. C'est le prince Siddhârtha : l'ombre de l'arbre ne l'a point abandonné. Ne le troublez pas, enfants : ne voyez-vous pas qu'il a l'éclat du soleil ?»

Le prince pourtant s'éveilla de sa méditation. Il se leva, il marcha vers son père, il lui parla :

«Il faut cesser de labourer, mon père, il faut chercher les grandes vérités.»

Et il rentra dans Kapilavastou.

Chapitre XI

Siddhârtha ne pouvait plus trouver le calme. Tel un lion qu'a percé un dard empoisonné, il errait dans ses demeures, sans joie.

Un jour, il voulut voir la campagne; il sortit du palais, et il alla par les champs, au hasard. Il méditait :

«Il est pitoyable vraiment que l'homme, privé qu'il est de toute force réelle, exposé à la maladie, promis à la vieillesse, dominé par la mort, méprise, en son orgueil et en son ignorance, le malade, le vieillard, le mort. Si je prenais en dégoût mon

semblable, alors qu'il est malade, qu'il est vieux, qu'il est mort, je serais injuste; je ne serais pas digne de comprendre la loi suprême.»

Il considérait ainsi les misères des créatures, et il perdit la vaniteuse illusion de la force, de la jeunesse et de la vie. Il ne connut plus la joie ni le chagrin, le doute ni la fatigue, le désir ni l'amour, la haine ni le mépris.

Et, tout à coup, il vit venir à lui un être invisible aux autres hommes, et qui avait l'aspect d'un mendiant.

Le prince l'interrogea :

«Dis, qui es-tu ?»

— Héros, répondit le moine, par crainte de la naissance et de la mort je me suis fait moine errant; je poursuis la délivrance. Le monde est soumis à la destruction; je ne pense pas comme les autres hommes; je fuis les plaisirs, j'ignore les passions; je cherche la solitude. Parfois, j'habite au pied d'un arbre; parfois je vis sur la montagne déserte, ou, parfois, dans la forêt. Je vais. Je ne possède rien, je n'espère rien; j'ai pour but le bien suprême. L'aumône me fait vivre.»

Il parla. Puis il s'envola vers le ciel. Un Dieu avait pris la figure d'un moine pour éveiller la pensée du prince.

Siddhârtha se sentait joyeux. Il comprenait son devoir; il songeait à quitter le palais et à devenir moine.

Comme il rentrait dans la ville, sans plaisir, une jeune femme passa près de lui : «Quelle béatitude est celle de ton épouse, beau prince,» dit-elle en le saluant. Il entendit la voix, et un grand calme se fit en lui : la pensée lui venait de la béatitude absolue, du nirvâna.

Il alla trouver le roi, il s'inclina et dit :

«Roi, consens à la demande que je vais te faire, ne me résiste pas. Je veux quitter la maison, je veux marcher dans la voie de la délivrance. Le dessein en est pris : il faut nous séparer, mon père.»

Le roi chancela; et, la voix sanglotante, il parla à son fils :

«Fils, renonce à ton projet. Le temps n'est pas venu pour toi de te réfugier dans la vie religieuse. La pensée, au printemps de l'âge, est mobile et inconstante. S'adonner aux pratiques austères, quand on est jeune, est une grave erreur. Les sens sont curieux de plaisirs; les résolutions les plus fermes cèdent aux fatigues des observances; le corps est dans la forêt, la pensée s'en échappe. La jeunesse manque d'expérience. C'est à moi de suivre le devoir religieux. Le temps est venu pour moi de quitter la maison. J'abandonne la royauté. Règne, ô mon fils. Sois fort et courageux. Ta famille a besoin de toi. Connais d'abord les joies de la jeunesse, comme celles de l'âge mûr, puis tu te feras ermite, au fond des bois.»

Le prince répondit :

— Fais-moi quatre promesses, ô père, et je ne quitterai pas ta maison pour les bois.

— Que faut-il te promettre ? demanda le roi.

— Pour moi, la mort ne sera pas le terme de la vie; pour moi, la maladie n'altérera pas la santé; pour moi, la vieillesse ne succédera pas à la jeunesse; pour moi, l'adversité ne détruira pas la prospérité.

— Tu en demandes trop, répliqua le roi. Renonce à ton projet. Il est mauvais d'agir sous l'impulsion d'un désir absurde.»

Mais, grave comme le mont Mérou¹⁰, le prince dit à son père :

«Si tu ne peux me faire les quatre promesses, ne me retiens pas, ô mon père. On ne doit pas arrêter celui qui veut sortir d'une maison en flammes. Un jour vient, fatalement, où l'on se sépare du monde; mais quel mérite y a-t-il à une séparation involontaire ? Mieux vaut une séparation volontaire. La mort m'emporterait du monde, sans que j'eusse atteint mon but, sans que j'eusse satisfait mes ardeurs. **Le monde est une prison** : puissé-je délivrer les êtres qui gisent dans la prison du désir ! Le monde est une fosse où errent des ignorants et des aveugles : puissé-je allumer la lampe de la science, puissé-je faire tomber la taie qui cache la lumière de la sagesse ! Le monde a déployé le mauvais étendard, l'étendard de l'orgueil ! Le monde est agité, le monde est

¹⁰ La montagne cosmique parfaite, située au centre du monde.

troublé, le monde est une roue de feu : puissé-je, par la bonne loi, donner à tous le repos !»

Les yeux en larmes, il regagna les salles où riaient et chantaient les compagnes de Gopâ¹¹. Il n'eut point de regards pour elles. La nuit tombait.

Elles se turent.

Elles s'endormirent. Le prince les regarda.

Elles ne cherchaient plus les attitudes gracieuses. Les chevelures étaient en désordre, les yeux n'éclairaient plus les visages. Les bouches s'alourdissaient, les seins s'écrasaient, les bras se raidissaient, les jambes se repliaient durement. Et le prince s'écria :

«Des mortes ! des mortes ! Je suis dans un cimetière !»

Il sortit, et il alla vers les écuries royales.

* * *

¹¹ L'épouse de Siddhârta.

4. Eléna Roerich, *Les Fondations du bouddhisme*, trad. par R. Casella et Y. Chaumette, Sherbrooke, Les éditions du III^e millénaire, 1991, p. 9-10.

Une autre fois, il vit des laboureurs, les cheveux hirsutes, pieds et mains nus, le corps sale et trempé de sueur ; il vit aussi des bœufs que l'on piquait avec des aiguillons de fer, haletants, leurs flancs et leur croupes saignants, le cœur battant sous l'effort, alourdis par leur jougs, harcelés par les mouches et les insectes, entaillés par le soc, du sang et du pus dégoulinant de leurs blessures. Son tendre cœur fut touché de compassion.

«A qui appartenez-vous ?» demanda-t-il aux laboureurs.

«Nous appartenons au roi», répondirent-ils.

«A partir d'aujourd'hui, vous n'êtes plus esclaves, vous ne devrez plus servir. Allez où il vous plaira et vivez dans la joie.»

Il libéra aussi les bœufs et leur dit : «Allez ! A partir d'aujourd'hui, mangez l'herbe la plus tendre, buvez l'eau la plus pure et que les brises des quatre hémisphères vous rafraîchissent.» Puis apercevant un églantier qui lui offrait de l'ombre, il s'assit à son pied et se plongea dans une profonde méditation.»

* * *

5. Guy de Pourtalès, **Nous à qui rien n'appartient. Voyage au pays Khmer**, préf. de J. Lacouture, Paris, Flammarion, 1931, p. 39.

Il [Siddhârta] grandit, étonnant ses maîtres par sa sagesse et plus savant que les vieillards. Un jour, dans les champs, il vit **«la jeune herber arrachées et éparpillée sous le soc, couverte d'œufs et des petits des insectes qui venaient d'être tués. Il fut saisi d'une douleur profonde, comme s'il avait assisté au massacre des siens. Regardant les laboureurs au teint flétri par la poussière, par l'ardeur du soleil et par le vent, le plus noble des hommes ressentit une extrême compassion.»** Il s'assit à l'ombre d'un pommier rose [jambosier] et **médita pour la première fois sur la douleur universelle.** Et lorsque le soleil descendit à l'horizon, on le trouva immobile en ce lieu, mais l'ombre s'y était fixée aussi et continuait d'abriter le divin adolescent.

6. Thich Nhat Hanh, *Sur les traces de Siddhârta*, Paris, J. C. Lattès, 1996 [1991], (coll. « Pocket Spiritualité», n° 10207), p. 44-45.

Au cours de sa dixième année, Siddhârta fut autorisé à assister au rituel sacré du premier labour de la saison, en compagnie de ses amis. Gotami prit soin de le revêtir de ses plus beaux vêtements. Le roi Suddhodana, paré d'une magnifique tunique royale, présidait la cérémonie. Les saints et les brahmanes de haut rang paraient en robes et coiffures multicolores. Les festivités se déroulaient non loin du palais. Drapeaux et bannières flottaient à toutes les portes et le long des routes. Des étalages colorés regorgeaient de victuailles et de boissons. Chanteurs et musiciens parcouraient la foule compacte, ajoutant à la joie et à l'allégresse ambiantes. Les saints psalmodiaient les chants sacrés avec solennité tandis que le père de Siddhârta et les hauts dignitaires se tenaient debout et observaient le rituel en cours. Siddhârta était légèrement en retrait, entouré de Devadatta et Kaludayi très excités. Les jeunes princes attendaient avec impatience la grande fête qui se déroulerait dans la prairie voisine après la cérémonie. Mais celle-ci s'éternisait. Incapables de patienter plus longtemps, les garçons s'éclipsèrent vers la musique et les danses. Sous la chaleur caniculaire les costumes des danseurs étaient trempés et des chapelets de gouttes de sueur perlaient sur le front des danseuses. Après avoir butiné d'un spectacle à l'autre, Siddhârta quitta ses amis pour l'ombre accueillante d'un jambosier. Gotami apparut soudain.

— Je t'ai cherché partout. Où étais-tu ? Tu dois revenir pour la fin de la cérémonie. Cela fera plaisir à ton père.

— Mère, c'est trop long. Pourquoi les prêtres chantent-ils aussi longtemps ?

— Ils récitent les *Vedas*, mon enfant. Les écritures ont une signification profonde et furent transmises par le Créateur lui-même aux brahmanes en des temps immémoriaux. Tu devras les étudier bientôt.

— Pourquoi Père ne les récite-t-il pas à la place des brahmanes ?

— Seuls les membres de leur caste en ont le droit, mon enfant. Tout souverain doit s'en remettre à eux pour l'accomplissement des rituels religieux.

Siddhârta se tut pour méditer les propos de Gotami.

Après un long silence, il joignit les mains et implora sa mère :

— S’il vous plaît, Mère, demandez à Père si je peux demeurer ici. Je se sens si bien sous ce jambosier.

Cédant avec bonne grâce, Gotami accepta d’un signe de tête puis retourna vers la cérémonie.

Enfin les brahmanes terminèrent leurs prières. Le roi Suddhodana descend dans un champ et traça le premier sillon de la saison avec l’aide de deux officiers, sous les acclamations de la foule. **A ce signal, les fermiers commencèrent à labourer leurs terres. En entendant les vivats des spectateurs, Siddhârta se précipita vers les champs. Il s’installa pour regarder un buffle robuste attelé à une charrue guidée par un laboureur à la peau tannée par de longues journées de labeur. Sa main gauche tenait fermement la charrue tandis que la droite agitait un fouet destiné à encourager l’animal. La terre grasse se creusait de deux profonds sillons. D’innombrables vers et autres petites créatures, mutilés par l’implacable couperet, étaient aussitôt repérés par les oiseaux qui fondaient sur eux pour les emporter vers un funeste destin. Siddhârta vit un rapace plonger et attraper un petit oiseau dans ses serres.**

Le spectacle fascinait Siddhârta, mais accablé de chaleur, il regagna l’ombre accueillante du jambosier. Il venait d’assister à des événement si mystérieux qu’il s’assit les jambes croisées pour y réfléchir. Il resta ainsi, longuement le dos bien droit, à mille lieues des chants, des danses et des déjeuners sur l’herbe, obsédé par l’image de la lutte pour la vie à laquelle il venait d’assister. Quand le roi et la reine vinrent le retrouver, Siddhârta était dans la même posture méditative. Son rayonnement émut Gotami jusqu’aux larmes, mais remplit d’angoisse le roi. Si Siddhârta se comportait ainsi, en dépit de son jeune âge, peut-être était-il le grand saint prédit par Asita ! Trop bouleversé pour rester au pique-nique, le roi revient seul au palais dans le char royal.

Quelques enfants faméliques batifolaient autour de l’arbre, criant et riant joyeusement. Gotami leur fit signe de se taire en leur montrant Siddhârta. Ils firent silence, intrigués. Tout à coup, le jeune méditant ouvrit les yeux et sourit en apercevant la reine.

— Mère, dit-il, réciter les écritures ne peut être d’aucune aide aux vers et aux oiseaux.

Siddhârta se leva et leur prit la main. C’est alors qu’il vit les enfants. Ils avaient à peu près son âge mais étaient vêtus de guenilles, leurs visages étaient sales et leurs membres maigres. Il voulait jouer avec eux mais il se sentait gêné par son éclatante parure princière. Pourtant, il sourit et agita timidement la main. Un garçon lui rendit son sourire. C’était le signe

«Le village des laboureurs» dans le Lalitâvistara» (deux versions)

qu'il attendait. Il demanda à Gotami la permission de les inviter au repas de fête. Elle hésita puis lui donna son consentement.

* * *

7. E. B. Cowell [édit.], *Buddhist Mahâyâna Texts*, New York, Dover Publications, 1969, p. 49-52.

Traduction française et texte en anglais

Buddha-Karita of Asvaghosha, livre V, versets 1-22.

1. Lui, fils du roi Sâkya, même s'il était ainsi tenté par les objets de sens dont les autres sont épris, ne succombait pas aux plaisirs et ne sentait pas de joie, comme un lion dont le cœur est profondément percé par une flèche empoisonnée.
2. Alors, un jour, accompagné par des fils dignes des ministres de son père, des amis aux conversations variées, – désirant voir les clairières de la forêt et recherchant la paix, il sortit avec la permission du roi.
3. Après avoir monté son bon cheval Kamthaka, orné de cloches et d'un mors d'or nouveau, avec un magnifique harnais doré et le chasse-mouche ondoyant¹², il s'en alla comme la lune¹³ montée sur une comète.
4. **Attiré par l'amour des bois et recherchant les beautés du sol¹⁴, il alla dans un endroit proche¹⁵, aux abords de la forêt ; là il vit une parcelle de terre en train d'être labourée, avec le chemin de la charrue cassé, comme les vagues sur l'eau.**
5. **Ayant contemplé le sol dans cet état, avec ses jeunes herbes éparpillées et déchirées par la charrue, et couvert d'œufs et de progénitures de petits insectes morts, il fut rempli d'un chagrin profond à cause du massacre de ses semblables.**
6. **Et, en contemplant les hommes en train de labourer, leur peau abîmée par la poussière, les rayons du soleil et le vent, et leur bétail désemparé par le fardeau de devoir tirer, le plus noble sentait une compassion extrême.**
7. **Après être descendu du dos de son cheval, il marcha lentement, rempli de chagrin, – méditant sur la naissance et de la destruction du monde, il s'exclama, affligé : « c'est en effet pitoyable ».**

¹² « La queue touffue et blanche de la vache tibétaine, fixée sur un manche d'or ou décoré, jaillissait de l'arrière des oreilles du cheval. » Wilson, *Hindu Drama*, I, p. 200., librement traduit.

¹³ En Tibétain tog-la ljon·dan chu·skyes tog·can, « comme celui qui a le signe de l'arbre et est né de l'eau (lotus,) (monté) sur une comète, » mais sans explications supplémentaires. Aurait-ce le sens de lune en tant que oshadhipati et kumu esa ?

¹⁴ Devrait-on lire – *gunekkhuh- gunâkkhah* ?

¹⁵ *Nikrishiṭarâm*; one MS reads *vikrishiṭa-*, « labouré ».

8. **Puis, désirant être parfaitement seul avec ses pensées, ayant arrêté les amis qui le suivaient, il se rendit au pied d'un pommier rose dont les magnifiques feuilles tremblotaient (au vent), dans un endroit solitaire.**
9. **Là il s'assit sur le sol couvert de feuilles¹⁶, avec de l'herbe jeune et brillante comme le lapis-lazuli ; et, méditant sur l'origine et la destruction du monde, il prit le chemin qui mène à la fermeté de l'esprit.**
10. **Ayant atteint la fermeté de l'esprit¹⁷, et étant ainsi libéré de tout chagrin, comme le désir de choses matérielles et du reste, il atteignit la première étape de la contemplation, indifférent face aux vices, calme, et « critique¹⁸ ».**
11. Ayant ensuite obtenu la plus haute forme de bonheur venue de la délibération¹⁹, il réfléchit ensuite à cette méditation, – ayant complètement compris dans son esprit le cours du monde :
12. « Le fait que l'humanité, bien qu'elle soit elle-même impuissante²⁰ et sujette à la maladie, à la vieillesse et à la mort, et pourtant aveuglée par la passion et ignorante, regarde avec dégoût quelqu'un affligé par la vieillesse, la maladie ou la mort, est misérable. »
13. « Si moi, ici, étant moi-même, j'éprouvais du dégoût pour quelqu'un de telle nature, cela ne serait pas digne ou correct de moi qui connais ce devoir suprême. »
14. Alors qu'il considérait en détail ces défauts de maladie, de vieillesse et de mort qui appartiennent à tous les êtres vivants, toute la joie qu'il avait ressentie dans l'exercice de sa vigueur, de sa jeunesse et de sa vie, disparut en un instant.
15. Il ne se réjouissait pas, il ne ressentait pas de remords ; il n'hésitait pas, ne ressentait ni indolence ni sommeil ; il n'était pas attiré par les qualités du désir, il ne détestait ni ne méprisait les autres.
16. Ainsi cette méditation pure, sans passion grandit à l'intérieur de celui à la grande âme ; et, inobservé, par les autres hommes, un homme en guenilles s'en approchait discrètement.
17. Le fils du roi lui posa une question – il lui dit, « Dites-moi, qui êtes-vous ? » et l'autre répondit, « Ô taureau des hommes, moi, terrorisé à l'idée de la naissance et de la mort, je suis devenu un ascète au nom de la libération.

¹⁶ Le MSS. Ajoute – *khoravanyâm*, un terme obscure, qui pourrait avoir un rapport avec *khura* ou alors devrait peut-être être changé en – *koravatyâm*, soit « couvert de feuilles pointues », ou « couvert de feuilles et de bourgeons ». En Tibétain : *gcañ·mar ldan·pai sa-gzhi der·ni de zhugs·te*, « sur le sol pur où il était assis ». Cela pourrait se diriger vers *·tra saukavatyâm*. H.W.

¹⁷ Query, *samavâptamanahsthitih* pour *–manâhsthiteh*.

¹⁸ *Savitarka*, cf. *Yoga-sûtras* I, 42. (lire *anâsrava-*.)

¹⁹ Deux syllabes sont perdues dans cette ligne.

²⁰ *Arasah*

18. « Désirant la libération dans un monde sujet à la destruction, je recherche une demeure heureuse et indestructible, – isolée de l’humanité, avec mes pensées différentes de celles des autres, et avec mes passions coupables détournées de tous les objets du sens.
19. « Habitant n’importe où, au pied d’un arbre, ou dans une maison inhabitée, à la montagne ou dans la forêt, – j’erre sans famille et sans espoir, un mendiant prêt pour n’importe quoi, cherchant seulement le plus grand bien. »
20. Après avoir ainsi parlé, alors que le prince regardait plus loin, il s’envola soudainement vers le ciel ; c’était un habitant céleste qui, sachant que les pensées du prince étaient différentes de ce que montrait son apparence, était venu à lui pour réveiller ses souvenirs.
21. Lorsque l’autre fut parti comme un oiseau dans les cieux, le premier des hommes était réjoui et étonné ; et ayant compris le sens du terme dharma²¹, il se mit à réfléchir à la manière d’accomplir la délivrance.
22. Alors, comme Indra lui-même, et ayant dompté ses sens, – désirant rentrer à la maison, il monta sur son noble destrier ; et l’ayant fait retourner en cherchant ses amis, dès ce moment-là, il ne rechercha plus la forêt désirée.

Traduction de Julia Bachmann et de Catherine Joynes

*

Version anglaise

Buddha-Karita of Asvaghosha, Book V, 1-22.

1. He, the son of the Sâkya king, even though thus tempted by the objects of sense which infatuate others, yielded not to pleasure and felt not delight, like a lion deeply pierced in his heart by a poisoned arrow.
2. Then one day accompanied by some worthy sons of his father’s ministers, friends full of varied converse, - with a desire to see the glades of the forest and longing for peace, he went out with the king’s permission.

²¹ Dharmasamgñâm ?

3. Having mounted his good horse Kamthaka, decked with belles and bridle-bit of new gold, with beautiful golden harness and the chowrie waving²², he went forth like the moon²³ mounted on a comet.
4. Lured by love of the wood and longing for the beauties of the ground²⁴, he went to a spot near at hand²⁵ on the forest-outskirts; and there he saw a piece of land being ploughed, with the path of the plough broken like waves on the water.
5. Having beheld the ground in this condition, with its young grass scattered and torn by the plough, and covered with the eggs and young of little insects which were killed, he was filled with deep sorrow as for the slaughter of his own kindred.
6. And beholding the men as they were ploughing, their complexions spoiled by the dust, the sun's rays, and the wind, and their cattle bewildered with the burden of drawing, the most noble one felt extreme compassion.
7. Having alighted from the back of his horse, he went over the ground slowly, overcome with sorrow, - pondering the birth and destruction of the world, he, grieved, exclaimed, 'this is indeed pitiable.'
8. Then desiring to become perfectly lonely in his thoughts, having stopped those friends who were following him, he went to the root of a rose-apple in a solitary spot, which had its beautiful leaves all tremulous (in the wind).
9. There he sat down on the ground covered with leaves²⁶, and with its young grass bright like lapis lazuli; and, meditating on the origin and destruction of the world, he laid hold of the path that leads to firmness of mind.
10. having attained to firmness of mind²⁷, and being forthwith set free from all sorrows such as the desire of worldly objects and the rest, he attained the first stage of contemplation, unaffected by sin, calm, and 'argumentative²⁸.'
11. Having then obtained the highest happiness sprung from deliberation²⁹, he next pondered this meditation, - having thoroughly understood in his mind the course of the world:

²² 'The white bushy tail of the Tibet cow, fixed on a gold or ornamented shaft, rose from between the ears of the horse.' Wilson, Hindu Drama, I, p. 200.

²³ The Tibetan has *tog-la ljon·dan chu·skyes tog·can*, 'like him who has the sign of a tree and water-born (lotus,) (mounted) on a comet,' but with no further explanation. Could this mean the moon as *oshadhipati* and as *kumu esa*?

²⁴ Should we read *-gunekkhuh -gunâkkhah*?

²⁵ *Nikrîshatrâm*; one MS reads *vikrîshata-*, 'ploughed.'

²⁶ The MSS. add *-khoravatyâm*, an obscure word, which may be connected with *khura* or perhaps should be altered to *-koravatyâm*, i.e. 'covered with sharp-pointed leaves,' or 'covered with leaves and buds.' (The Tibetan has *gcañ·mar ldan·pai sa-gzhi der·ni de zhugs·te*, 'on the pure ground here he sitting.' This might point to *so·tra saukavatyâm*. H.W.)

²⁷ Query, *samavâptamanahsthitih* for *-manâhsthitih*.

²⁸ *Savitarka*, cf. *Yoga-sûtras* I, 42. (Read *anâsrava-*.)

12. 'It is a miserable thing that mankind, though themselves powerless³⁰ and subject to sickness, old age, and death, yet, blinded by passion and ignorant, look with disgust on another who is afflicted by old age or diseased or dead.
13. 'If I here, being such myself, should feel disgust for another who has such a nature, it would not be worthy or right in me who know this highest duty.'
14. As he thus considered thoroughly these faults of sickness, old age, and death which belong to all living beings, all the joy which he had felt in the activity of his vigour, his youth and his life, vanished in a moment.
15. He did not rejoice, he did not feel remorse; he suffered no hesitation, indolence, nor sleep; he felt no drawing towards the qualities of desire; he hated not nor scorned another.
16. Thus did this pure passionless meditation grow within the great-souled one; and unobserved by the other men, there crept up a man in a beggar's dress.
17. The kin's son asked him a question, - he said to him, 'Tell me, who art thou?' and the other replied, 'Oh bull of men, I, being terrified at birth and death, have become an ascetic for the sake of liberation.
18. 'Desiring liberation in a world subject to destruction, I seek that happy indestructible abode, - isolated from mankind, with my thoughts unlike those of others, and with my sinful passions turned away from all objects of sense
19. 'Dwelling anywhere, at the root of a tree, or in an uninhabited house, a mountain or a forest, - I wander without a family and without hope, a beggar ready for any fare, seeking only the highest good.'
20. When he had thus spoken, while the prince was looking on, he suddenly flew up to the sky; it was a heavenly inhabitant who, knowing that the prince's thoughts were other than what his outward form promised, had come to him for the sake of rousing his recollection.
21. When the other was gone like a bird to heaven, the foremost of men was rejoiced and astonished; and having comprehended the meaning of the term dharma³¹, he set his mind on the manner of the accomplishment of deliverance.
22. Then like Indra himself, and having tamed his senses, -desiring to return home he mounted his noble steed; and having made him turn back as he looked for his friends, from that moment he sought no more the desired forest.

* * *

²⁹ Two syllables are lost in this line.

³⁰ *Arasah*

³¹ *Dharmasamgñâm?*

8. Alfred Foucher, *La vie du Bouddha d'après les textes et les monuments de l'Inde*, Paris, Payot, 1949, (coll. «Bibliothèque historique»).

La première méditation

— C'est à l'occasion d'une partie de campagne «au village des laboureurs» que se serait manifesté le premier signe annonciateur de la vocation religieuse du Bodhisattva : sur ce point tous les textes s'accordent. L'un d'eux veut même que l'incident soit survenu pendant une «fête des semailles» à laquelle le roi Çouddhodana prenait part avec toute sa cour. Le petit prince était encore en bas âge; son père l'emmène néanmoins avec lui et le fait installer dans son berceau à l'ombre d'un arbre pendant que lui-même avec une charrue d'or, et ses 107 ministres avec chacun une charrue d'argent vont et viennent, traçant sillon après sillon et donnant l'exemple aux paysans du voisinage : soit en tout mille laboureurs. Les femmes de service, ne pouvant résister à l'envie d'aller contempler un si beau spectacle, abandonnent l'enfant à lui-même; et celui-ci met à profit sa solitude pour se soulever, s'asseoir les jambes croisées à la façon des yogui, régulariser comme eux sa respiration et atteindre d'emblée au premier des quatre degrés de la méditation. Les autres hagiographes ont-ils estimé qu'il était peu croyable qu'un simple enfant fût capable d'un tel effort mental ? Toujours est-il que l'on constate chez eux une curieuse tendance à en différer de plus en plus le moment jusqu'à venir à le placer à la veille même du Grand départ de la maison; et il va de soi qu'à chaque retardement l'exploit mystique du Bodhisattva gagne en vraisemblance ce qu'il perd du point de vue du merveilleux. Pour une fois le Lalitavistara professe une opinion moyenne en intercalant ledit épisode entre la Manifestation scolaire et la Compétition sportive : il est vrai qu'aussitôt sa manie d'exagération prend sa revanche en faisant franchir à son adolescent non seulement le premier, mais successivement les quatre degrés de la méditation, depuis celui qui comporte encore attention, raisonnement et joie intime jusqu'à celui où l'âme, dépouillant aussi bien tout procédé logique que tout sentiment de plaisir, de douleur ou d'indifférence, n'est plus que pure lucidité.

Nous accordons volontiers que même tardif et réduit à son premier stade, ce tour de force psychique ait quelque chose de miraculeux : mais il ne nous échappe pas que c'est là un miracle tout intérieur, connu du seul intéressé et invisible pour ceux qui l'entourent. Une intimation certaine en a-t-elle été donnée ? – Il en a été donné deux. La première est à l'usage exclusif des passants du ciel. Grâce au pouvoir magique que nous leur connaissons les rishis ont coutume de traverser en volant les plaines du Gange entre leur séjour favori d'été près des lacs himalayens et leurs retraites d'hiver dans les gorges des monts Vindhya; or au cours d'une de ces allées et venues, cinq d'entre eux, cinglant de conserve, se trouvent passer justement au zénith de l'endroit où médite le jeune prince : une force invincible les arrête instantanément dans leur vol. Déconcertés par cet obstacle inattendu ils regardent au-dessous d'eux et, apercevant le Bodhisattva tout resplendissant de ferveur mystique, ils se demandent à quel dieu plus puissant qu'eux ils ont affaire. Une divinité qui compatit à leur désarroi, les renseigne. Il ne leur en faut pas moins atterrir auprès du rejeton des Çakyas; et l'occasion est bonne pour leur faire réciter à chacun une stance où, grâce à leur don de prophétie, ils saluent tour à tour en lui le lac, la lampe, le navire, le libérateur et le médecin qui doit rafraîchir, éclairer, traverser, délivrer et guérir le monde. Ce n'est qu'après lui avoir dûment rendu hommage qu'ils peuvent continuer leur voyage aérien. Un autre genre de surprise est réservé aux simples mortels, mais il n'est pas moins significatif. Tandis que l'enfant se livre à la méditation et que les grandes personnes s'affairent au labourage, l'heure du repas est arrivée : et ou bien les suivantes retournent à leur poste près de leur nourrisson, ou bien les ministres du roi cherchent partout l'adolescent qui s'est retiré à l'écart. **Toujours on le retrouve au pied de son pommier-rose et toujours l'ombre de cet arbre, au lieu de se raccourcir et de tourner comme de règle à mesure que monte le soleil, est restée pieusement immobile pour continuer à abriter le futur Bouddha.** Sur quoi toute l'assemblée crie fort légitimement au prodige, et, pris d'un nouvel accès d'admiration superstitieuse, Çouddhodana adore son fils pour la seconde fois.

Tels sont les traits essentiels, et presque constamment répétés de texte en texte, de la première manifestation de la vocation religieuse de Siddhârtha; si adroitement qu'ils soient agencés, ils n'en laissent pas moins subsister quelque incertitude sur les intentions réelles des rédacteurs. Le fait que nous attendions un miracle et que l'on nous

en offre trois n'est pas ce qui nous embarrasse : les deux prodiges de l'arrêt sur place des rishis et de l'immobilité de l'ombre ne sont que les marques visibles du troisième et ne font que confirmer son caractère surnaturel. Si à présent l'on songe que la méditation est pour les bouddhistes l'équivalent de la prière mentale pour les chrétiens, on achève de comprendre l'importance qu'a pu revêtir pour les premiers la précoce découverte par leur Maître de leur principal exercice de piété. Nous l'avons pour notre part si bien compris que nous avons inscrit son nom en tête de notre paragraphe, et nous nous croyions en droit de compter qu'elle serait aussi pour nos auteurs la pièce maîtresse de l'épisode. Or, en fait, il n'en est rien. On dirait à les lire que ce qui importe surtout pour eux c'est la scène du labourage et (dès que le Bodhisattva est supposé avoir atteint l'âge de raison) la déplorable impression que cette scène a faite sur lui. **De son «grand trouble» le Mahâvastou ne donne encore qu'une explication enfantine; la charrue a retourné en même temps une grenouille et un serpent; mais oyez leur triste aventure; le serpent a avalé aussitôt la grenouille et a été lui-même immédiatement dépêché par un petit villageois. Les raisons données par le Bouddha-tcharita, pour qui le prince est déjà homme fait, sont de nature à nous faire réfléchir davantage : le sein de la terre est, nous dit-il, écorché, les herbes arrachées, les insectes et les vers écrasés, les hommes et les bœufs recrues de fatigue;** et, dans le feu de la description de tous ces maux, Ashvaghosha, intentionnellement ou non, oublie de mentionner le miracle de l'immobilité de l'ombre. Quand au Lalitavistara, il intitule froidement son chapitre «le Village des laboureurs» et ne se met plus en peine d'entrer dans aucune explication, tant il est bien connu d'avance que cette visite a suffi à «bouleverser l'esprit» du Bodhisattva. Comment expliquer à notre tour cette singulière façon de reléguer au second plan le fond édifiant de la scène pour n'en mettre en vedette que le décor, alors que celui-ci est un objet de scandale ? Nous en avons naguère rendu responsables les monuments figurés qui, pour représenter le miracle psychologique de la Méditation, ont dû forcément recourir à un signe extérieur d'identification et ont constamment adopté comme tel un attelage de labour. La vue répétée de ces représentations a pu effectivement influencer sur le déplacement de l'intérêt du dedans vers le dehors : mais il est permis de suggérer à cette sorte de quiproquo une raison plus profonde. **On ne saurait oublier en quel mépris les intellectuels de l'Inde ancienne**

tenaient le métier de cultivateur. Le code de Manou, tout comme la Loi du Bouddha, interdit aux religieux d'avoir rien à voir avec le labourage, même par personne interposée. Dans le sursaut de conscience qui, à la première vue de l'activité fondamentale de l'humanité, aurait rejeté le prince Siddhârtha du côté de la vie purement contemplative, ses hagiographes ont reconnu et ont eu raison de reconnaître l'éveil de sa vocation monastique. Tel est bien pour eux le pivot sur lequel tourne toute l'action. Leurs brèves indications contiennent déjà en germe les longs développements des ballades populaires qui nous ont été conservées et qui opposent point par point l'absence de soucis de l'ascète errant à l'existence anxieuse du propriétaire foncier. Nul doute en effet que les moines ne soient libres «comme les oiseaux des cieux qui ne sèment ni ne moissonnent»; encore est-il fort heureux que d'autres s'en chargent pour eux.